Kohei Saito, *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus*

Frankfurt / New York : Campus Verlag, 2016 (328 p.)

Timothée Haug

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/305>

DOI : 10.4000/cps.305

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 9 mai 2017

Pagination : 167-171

ISBN : 978-2-86820-967-2

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Timothée Haug, « Kohei Saito, *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus* », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 41 | 2017, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 14 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.305>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Kohei SAITO, *Natur gegen Kapital. Marx' Ökologie in seiner unvollendeten Kritik des Kapitalismus*, Frankfurt / New York: Campus Verlag, 2016 (328 p.)

Timothée Haug

Parue en août 2016 en allemand, la thèse de Kohei Saito¹ apporte enfin une justification philologique solide aux entreprises écosocialistes, qui oscillent depuis les années 1970 entre une interprétation hétérodoxe ou orthodoxe de l'œuvre de Marx. Faut-il purger cette dernière d'une tendance prométhéenne propre au XIX^e siècle industriel, ou au contraire en faire l'expression première – et donc la plus pure – de la sensibilité écologique naissante à cette époque²? Comme Saito le montre avec brio, seule une confrontation approfondie avec les notes de lecture consacrées par Marx aux sciences de la nature peut nous aider à dépasser cette alternative par une méthode génétique. Bien qu'il insiste dans le premier chapitre sur la continuité de la pensée marxienne quant à la thématique de l'«aliénation de la nature», contre toute hypothèse de la coupure épistémologique, Saito souligne à la fois la transformation de ce problème au prisme des lectures que Marx consacra à la chimie organique de Justus von Liebig puis à la physique agricole de Carl Nikolaus Fraas. Plutôt que de nous donner à voir un texte cohérent et unifié, l'auteur nous invite donc à relire une pensée mouvante, de plus

1 Ce livre est la publication d'une thèse soutenue sous la direction d'Andreas Arndt à la *Humboldt Universität* de Berlin.

2 Cette alternative partage l'écosocialisme américain en deux écoles: le *first-stage ecosocialism* inauguré par James O'Connor, porté par Ted Benton et défendu aujourd'hui par Jason W. Moore, souhaitant dépasser un certain productivisme de Marx, et le *second-stage ecosocialism*, représenté principalement par John-Bellamy Foster et Paul Burkett, proposant un retour à Marx, en vue d'y découvrir une authentique pensée écologique.

en plus sensible à la question de l'exploitation capitaliste de la nature. Restée principalement à l'état d'ébauche, cette écologie politique devrait pourtant occuper une place centrale dans notre compréhension de l'édifice critique élaboré progressivement par Marx, tant et si bien que «l'on ne puisse comprendre le vrai but de l'économie politique, si l'on néglige la dimension de l'écologie»³. Afin de justifier cette affirmation radicale, Saito explore deux voies au fil de ses recherches : l'une proprement philologique, portant sur la transformation écologique de la pensée de Marx au regard de ses lectures scientifiques, et l'autre plutôt analytique, traitant de la place et de la fonction de la nature dans la critique de l'économie politique.

En ce qui concerne le premier point, on ne peut qu'admirer la précision du travail de restitution entrepris dans cette recherche, qui s'appuie sur la publication récente des manuscrits des années 1864 à 1868 dans la nouvelle édition de la *Marx-Engels-Gesamtausgabe* (MEGA² IV/18). Ces derniers, en partie consacrés à la question de l'agriculture, permettent de réévaluer l'usage du concept de métabolisme (*Stoffwechsel*) mobilisé dans le *Capital*. Alors qu'Alfred Schmidt y voyait, dans sa célèbre thèse sur le concept de nature dans l'œuvre de Marx⁴, une simple transposition de la représentation d'un «cycle de la vie» popularisée par le matérialisme scientifique de Jacob Moleschott, Saito rappelle dans un premier temps l'influence décisive exercée par la lecture de la *Chimie organique* de Liebig, dont les premières traces apparaissent dans les manuscrits londoniens rédigés par Marx de 1851 à 1853. Comme le montre Saito dans le second chapitre, Marx ne se contente pas de retranscrire la notion de métabolisme, mais il l'intègre véritablement dans l'ontologie sociale des *Grundrisse*, pour désigner les échanges de matière au sein de l'organisme social et les interactions physiques entre la société et la nature. C'est donc bien contre un simple naturalisme indifférencié, de type feuerbachien, qu'est avancée une nouvelle interprétation dialectique de cette notion, permettant d'envisager une possible contradiction entre les interactions matérielles avec la nature et la forme sociale qu'elles revêtent.

3 Kohei SAITO, *Natur gegen Kapital*, p. 14, nous traduisons.

4 Alfred SCHMIDT, *Der Begriff der Natur in der Lehre von Karl Marx*, Frankfurt am Main : Europäische Verlagsanstalt, 1962.

À s'en tenir à ce premier moment de l'analyse, il semblerait que l'auteur ne fasse que développer et préciser la thématique de la rupture métabolique (*the metabolic rift*) popularisée depuis les années 2000 par John-Bellamy Foster pour fonder une critique écomarxiste du mode de production capitaliste⁵. Tout l'intérêt de la recherche proposée réside néanmoins dans la reconstruction génétique de la transformation de l'usage marxien du concept de métabolisme pour penser le problème de l'épuisement des sols, et plus largement, de la surexploitation des ressources naturelles. En situant ses lectures de Liebig dans le contexte d'une discussion sur la genèse de la rente foncière, Saito parvient à mettre au jour de manière très convaincante un revirement affectant la position de Marx au milieu des années 1860 alors qu'il finalise l'écriture du *Capital*. Pour le dire en deux mots, ce n'est qu'à partir de sa lecture de la septième édition⁶ de la *Chimie organique*, publiée en 1862, qu'il est amené à abandonner l'idée d'un accroissement illimité de la fertilité des sols par le progrès des forces productives. Liebig adopte en effet une position beaucoup plus nuancée sur l'usage des engrais, lorsqu'il découvre que le gain à court terme qu'il permet risque d'engendrer un appauvrissement des ressources minérales des terres sur la longue durée. Dès lors, la désertification des sols et l'épuisement des ressources naturelles peuvent être réinterprétés comme une conséquence nécessaire de l'industrialisation de l'agriculture sous régime capitaliste⁷, ce dont témoigne le passage bien connu du livre I du *Capital* (chapitre XIV, §X). Là où il refusait d'admettre le présupposé malthusien qui sous-tendait l'analyse ricardienne de la rente foncière, et notamment la loi d'une baisse tendancielle du rendement des sols, Marx reconnaît à partir des années 1860 une certaine validité à la limitation de la productivité naturelle à partir de sa justification scientifique. Un tel revirement va

5 On trouvera les articles les plus importants consacrés à cette question, traduits en français, dans : J.-B. FOSTER, *Marx écologiste*, trad. A. Blanchard et J. Gross, Paris : Éditions Amsterdam, 2011.

6 Entre la 4^e et la 7^e édition, le volume de l'ouvrage a quintuplé, et son contenu a été profondément modifié par l'auteur.

7 Et non plus simplement comme une conséquence de l'agriculture pré-industrialisée des colons américains, qui pouvaient se permettre d'épuiser les sols disponibles pour s'en retourner vers des terres plus fécondes au-delà de la frontière, ainsi que Marx l'avait analysé dans un article de 1851 sur l'ouvrage de Johnston *Notes on North America*.

jusqu'à transformer la perspective émancipatrice du communisme, définie non plus comme la réalisation de la « domination » de la nature par la transformation des rapports sociaux de production et un déchaînement des forces productives, mais comme une « régulation » du métabolisme avec la nature par les travailleurs associés⁸.

L'écho de cette transformation écologique du matérialisme historique ne fait que s'amplifier à la suite de la publication du premier livre du *Capital* en 1867, comme l'attestent les nombreuses notes de Marx consacrées aux travaux de Fraas, père fondateur de la « physique agricole ». Dépasant une conception restreinte de la production comme un simple cycle de prélèvement et de restitution des matières, Fraas propose une compréhension écosystémique des interactions entre l'homme et la nature à travers une surprenante histoire du climat et une étude des conditions naturelles au sein desquelles opère l'activité humaine. Par la restitution minutieuse des manuscrits de l'hiver 1868, le dernier chapitre ne fait qu'esquisser un nouveau champ de recherche qui s'étendrait à l'ensemble des notes tardives sur les sciences de la nature, rédigées par Marx dans les années 1870 et 1880. La mise au jour de ces travaux nous fait néanmoins prendre la mesure de la centralité de la question de la nature dans sa critique inachevée de l'économie politique.

Saito inscrit en effet la reconstitution de cette trajectoire « écologique » de Marx dans une reconstruction conceptuelle de la fonction de la nature dans la dialectique de la valeur, telle qu'elle se déploie dans les chapitres introductifs du *Capital*, à la suite des analyses des *Grundrisse*. Concernant ce point, qui occupe une place centrale bien que restreinte dans l'ouvrage (chapitre III), ce sont deux thèses majeures qui sont développées. La première, qui nous semble être de la plus grande importance, souligne la dimension matérielle (*stofflich*) du mouvement de valorisation du capital. Depuis cette perspective, le concept de métabolisme – *Stoffwechsel* – apparaît comme la contrepartie dialectique de la transformation de la valeur, à travers la *Formwechsel* A-M-A'. À l'encontre des lectures par trop formalistes de Marx, propres à certains tenants de la *Wertkritik* ou de la *New Dialectics*, Saito rappelle que la dimension purement sociale de la

8 « En ce domaine, la seule liberté possible est que l'homme social, les producteurs associés règlent rationnellement leurs échanges avec la nature », Karl MARX, *Le Capital*, livre III, trad. C. Cohen-Solal et G. Badia, Paris: Éditions sociales, 1976, p. 742.

valeur n'implique pas nécessairement la négation d'un moment naturel de sa genèse. En effet, le travail abstrait qui l'engendre est une dépense de force physiologique, humaine et non humaine, et demeure en cela un moment isolé de la production de valeurs d'usage comme «acte qui se passe entre l'homme et la nature»⁹. Il convient donc de reconnaître que l'engendrement de plus-value implique une transformation de ce métabolisme, sans quoi nous ne pourrions comprendre la contradiction écologique du mode de production capitaliste. Une seconde thèse, un peu moins convaincante, pose le phénomène de chosification (*Versachlichung*) à l'origine de l'oubli de cette dimension matérielle et naturelle de la production économique. Si ce détour par le célèbre chapitre sur le «fétichisme de la marchandise» présente l'avantage de nous faire relire Marx à travers ses interprétations japonaises, et notamment l'école de Kuruma, le lien avec la problématique centrale de l'ouvrage reste ténu. Mais cela n'enlève rien aux analyses très éclairantes sur l'articulation de l'exploitation de la force de travail humaine et des conditions naturelles de sa mise en œuvre, développées à la fin de ce chapitre intermédiaire.

En définitive, tout l'intérêt de la recherche de Kohei Saito réside dans cette tentative d'intégrer les recherches que Marx consacre aux sciences de la nature au sein même de l'armature conceptuelle de sa critique de l'économie politique. Il nous fait ainsi découvrir la métamorphose immanente du matérialisme historique, qui abandonne derrière lui l'enveloppe vide d'un productivisme prométhéen, pour s'engager de manière plus conséquente dans une voie proprement écologique.

9 Karl MARX, *Le Capital*, livre I, trad. J. Roy, Paris: Gallimard, 1968, p. 275.